

# Cinéma et psychanalyse



## Entretien avec la cinéaste Nurith Aviv

Claude Guy

Née en 1945 à Tel Aviv, Nurith Aviv a fait ses études de cinéma en France où elle est la première femme à avoir obtenu sa carte professionnelle de chef opératrice. Elle a signé l'image d'une centaine de films dont les auteurs sont, entre autres, Agnès Varda, Amos Gitai, René Ferret, Jacques Doillon ou encore René Allio. Nurith Aviv a réalisé onze films documentaires. Elle y tisse les récits des personnes qu'elle rencontre avec des éléments autobiographiques, des histoires bibliques, et souvent, en arrière-plan, l'Histoire. Son nouveau film, *Poétique du cerveau*, constitue une approche sans doute plus scientifique de ce qui nous humanise.

*Claude Guy* : Quel est le lien entre *Poétique du cerveau* et tes autres films ?

*Nurith Aviv* : Comme tu le sais, je fais des films sur la langue. Dans celui-ci, j'explore comment s'incarne le langage. C'est un autre éclairage sur la langue, question centrale de tous mes films. Le lien le plus évident

est fait par Laurent Cohen qui, dans ses travaux de recherche, s'intéresse à la lecture. Quand je lui demande à quel moment il a imaginé devenir chercheur, il répond qu'il sait depuis toujours que ce qui l'intéresse vraiment, c'est le langage. Il dit tenir cela de son grand-père qui parlait huit langues, qu'il énumère les unes après les autres en explicitant les raisons qu'il avait de les parler.

Je trouve absolument fascinant qu'il ait pu démontrer que chez tout être humain, quand il apprend à lire, quels que soient son alphabet et sa langue, se met en place et se développe un endroit, inexistant génétiquement mais toujours le même, au millimètre près, qui va permettre la reconnaissance des lettres. C'est par là que les mots écrits vont se connecter au système du langage parlé. Cette découverte-là m'émerveille. Et je la trouve très poétique.

Je parle dans *Poétique du cerveau* d'un symptôme qui apparaît sur la langue elle-même. Il y a pour moi un rapport entre la langue et le corps, le corps et le langage et,

plus précisément, entre le corps et les mots, le corps et le double sens des mots. Comme le dit la psychanalyste Monique David-Ménard : le corps érogène est indissociable d'une élaboration poétique non cognitive.

C. G. : Tu parles de poésie pour une découverte scientifique, et c'est même le titre de ton film. Peux-tu nous dire pourquoi ?

N. A. : J'ai fait un film sur les neurosciences d'une manière peu commune. Je ne parle pas des maladies ni même des applications que l'on peut en faire. C'est une démarche très personnelle où je pousse les chercheurs à parler de ce qu'ils savent sur le fonctionnement du cerveau. Mais je me suis également intéressée à ce qu'ils disent et à ce qu'ils ne disent pas, à ce qu'ils ne savent pas et à ce qu'ils croient savoir, et à ce qu'ils me disent qu'ils ne savent pas et qu'ils cherchent. J'ai essayé de voir si, à partir des neurosciences, il était possible d'élargir le champ des recherches déjà connues à partir de soi-même et du monde, autrement qu'à travers le prisme et mon expérience de la psychanalyse. Ma curiosité m'a amenée à voir si les neurosciences pouvaient donner un autre éclairage, une lecture nouvelle. Pour cela, j'ai entremêlé le récit des chercheurs avec mon propre récit. Et tu sais que c'est le récit qui m'intéresse dans tous mes films, plus que la réalité factuelle. J'écoute les récits de vie des scientifiques comme j'ai écouté les divers récits dans mon précédent film, *Annonces*. Ce n'est pas la réalité historique ou matérielle qui prime. C'est plutôt leurs récits qui éveillent mon imaginaire. Au fond, ce qui est essentiel dans ma démarche, c'est de faire dire aux protagonistes ce que je ne sais pas et qu'ils ne savent pas eux-mêmes. Et mon propre récit, dans *Poétique*, ce sont mes images, mes rêves et un symptôme très personnel. Mais ce qui m'intéresse et que je trouve poétique entre corps et langue,

entre langue et langue, c'est que l'être humain est capable d'inventer de tels symptômes qui donnent ensuite à penser. Freud en a écrit quelques-uns dans cette belle langue allemande qui était la sienne. Il en a fait des récits que je lis en allemand. D'ailleurs, rappelons que le seul prix que Freud ait jamais reçu durant sa vie est le prix Goethe.

Mon symptôme, je le vis comme un cadeau. Peut-être même que c'est lui qui m'a donné l'idée de ce film. Il me fait rire et je le trouve plein d'humour. Il me fait penser à Abraham et Sarah dans le texte biblique : ils sont vieux et Dieu leur annonce qu'ils vont avoir un enfant. La surprise est telle que cela les fait rire et ils l'appelleront Yitzhak, en hébreu, « il a ri », « il va rire ». À partir d'un dérèglement personnel – le symptôme –, j'ai essayé de raisonner avec tous mes sens, dans tous les sens. C'est en cela que ce film est poétique. Rimbaud dit que le poète se fait voyant par un long, immense et raisonné dérèglement de tous les sens.

C. G. : Tu attaches beaucoup de prix au montage, à la construction de tes films. Ils sont composés comme un *oratorio*, ou une fugue. Peux-tu nous en dire quelques mots ?

N. A. : *Poétique du cerveau* dans sa construction ressemble aux films précédents, dans la mesure où je donne la parole pendant un temps relativement long à chaque protagoniste sans y introduire d'autres paroles. Leurs interventions sont un mélange de spontanéité et de grande préparation, comme pour un acteur. C'est la reconstruction d'une histoire par chacun qui se joue devant mon micro et ma caméra.

Cependant, ce ne sont ni des artistes ni des poètes qui s'expriment, mais des scientifiques qui s'occupent de neurosciences. Cette fois, leurs récits s'entremêlent avec mon propre récit, mes souvenirs, des photographies de mon enfance, et même avec un de mes rêves. En ce sens, il est le

plus personnel de mes films. Ce sont mes associations subjectives et mes questionnements qui me conduisent d'un chercheur à l'autre. C'est donc une sorte de composition dont le défi, comme toujours, est le rythme. Le film commence avec des images toutes prises dans la même pièce unique où j'ai habité avec mes parents les huit premières années de ma vie. Ce sont quatre images de mes archives personnelles qui réveillent certains souvenirs et qui font aussi référence à la photographie. Le premier intervenant est Yadin Dudai, qui parle de la mémoire. Il insiste sur le fait qu'elle n'est pas comme des images d'archives. Il a découvert que le circuit qui s'active pour se remémorer une action est le même que celui qui fonctionne pour se l'imaginer. Vittorio Gallèse parle de la découverte des neurones miroirs faite au sein de son laboratoire. Ils ont découvert que les mêmes circuits neuronaux s'activent pour celui qui agit et celui qui le regarde agir. Dans un spectacle, les mêmes circuits s'allument chez les acteurs et les spectateurs.

Je suis allée voir Sharon Peperkamp parce qu'elle s'intéresse aux tout premiers sons entendus par les bébés encore dans le ventre de leur mère, et aux premiers sons qu'ils vont émettre jusqu'au premier mot articulé, avant même qu'une phrase se mette en place. Elle s'intéresse également à ce qui se passe pour les enfants bilingues, même si on ne sait pas encore grand-chose sur le sujet. Laurent

Cohen parle du fascinant phénomène de la lecture, dans la mesure où elle n'existe que depuis cinq mille ans et n'est donc pas génétique. Ce sont donc mes souvenirs d'enfance qui me font aller de l'un à l'autre. Ainsi, c'est un souvenir très ancien d'un tissu remplacé par un plastique qui m'amène à Noham Sobel, qui parle de l'odeur et fait état des récentes découvertes de son laboratoire. Mon dernier interlocuteur, François Ansermet, n'est pas chercheur en neurosciences mais pédopsychiatre et psychanalyste, il travaille en collaboration avec Pierre Magistretti, professeur de neurosciences. Ils ont écrit ensemble deux ouvrages sur le cerveau. François Ansermet distingue l'inconscient ou le non-conscient, dont parlent les neurosciences ou les sciences cognitives, et l'inconscient freudien dont parle la psychanalyse.

Ce sont ses propos sur les rêves qui m'ont permis de raconter un de mes rêves sur un lieu, à en explorer les tours et les détours pour enfin y revenir.

Présentation dans *De ligne en ligne* Rétrospective à Beaubourg, en novembre 2015, de l'œuvre de la cinéaste Nurith Aviv.

Rencontres en janvier :

- dimanche 17 janvier à 11 h : Danièle Epstein et Arlette Pellé ;
- mardi 19 janvier à 21 h : Charles Melman (cinéma Les Trois Luxembourg à Paris).